

Pierre Mazet

OUBLIE LE SOURIRE D'ANGKOR

Roman



L'Harmattan

Oublie le sourire
d'Angkor

Collection « Noir »
dirigée par Carole Martinez

La collection « Noir » accueille tous types d'ouvrages policiers, romans noirs, à suspense, d'espionnage et thrillers ainsi que des nouvelles sur la même thématique dont l'intrigue peut se dérouler aussi bien en France que dans le reste du monde.

Dernières parutions

- Valeria DEL BON, *Les ombres de Saint-Marc*, 2019.
Gérard NETTER, *L'étrange affaire Tiburce Petitpas*, 2019.
Jean EROUKHMANOFF, *Un plongeon dans l'eau noire*, 2019.
Joëlle CABRERA, *Les écailles du papillon*, 2018.
Jean-François EUTIQUE, *Le Trio Magyar*, 2018.
Cécile CHARRIER, *Crucifiés*, 2018.
Daniel VASSEUR, *La maison Montricourt*, 2018.
Marcel BOURDETTE-DONON, *L'anxiété des écrevisses*, 2018.
Gilles TCHERNIAK, *Vigilance de classe*, 2018.

Pierre Mazet

Oublie le sourire
d'Angkor

ROMAN

L'Harmattan

DU MÊME AUTEUR

Les meurtres peu conventionnels

Meurtre peu conventionnel à Billom, Éditions Elytis, 2001.

Meurtre peu conventionnel à Saint-Mihiel, Éditions Elytis, 2004.

Meurtre peu conventionnel à Saint-Étienne, Éditions Elytis, 2005.

Meurtre peu conventionnel à Libourne, Éditions Elytis, 2006.

Meurtre peu conventionnel Gare de Lyon, Éditions Elytis, 2006.

Meurtre peu conventionnel à Toulouse, Éditions Elytis, 2007.

Les rêves perdus de mai 68

Pavés et poignard, Éditions Elytis, 2009.

Du plomb dans les spaghetti, Éditions Elytis, 2010.

Polars de voyage

Menace sur la croisière noire, Éditions Elytis, 2013.

Le mystère de la croisière jaune, Éditions Elytis, 2015.

Autres

Les dessous d'une imposture, Éditions Créer, 2004.

Bal tragique à la Bastoche, Édilivre, 2014.

© L'Harmattan, 2019

5-7, rue de l'École-Polytechnique - 75005 Paris

www.editions-harmattan.fr

ISBN : 978-2-343-16626-1

EAN : 9782343166261

Pour Lara

Paris, juin 1975

François Ponchaud¹ est venu me voir hier soir. Depuis deux jours, il est à Paris. J'étais heureux de le revoir en bonne santé, après ses errances cambodgiennes. Les événements d'avril 1975, la chute de Phnom Penh, le Cambodge aux mains des Khmers rouges ne m'ont pas surpris. Ballottés, depuis des siècles, entre ses grands voisins thaïs, chinois et vietnamiens, tenus en joug par les puissances coloniales, les Khmers se sont soumis à ceux qui leur promettaient la paix. François était intarissable sur ces journées, qui avaient vu Phnom Penh se vider. Pour la journée du 17 avril, silence est le mot qui est revenu le plus fréquemment dans sa bouche. Silence angoissant même, quand les canons se sont tus. Ce matin-là, les rues de Phnom Penh étaient tenues par de jeunes gens vêtus de noir, bardés de munitions et portant le krama². Certes, ils arboraient toujours le sourire khmer, mais la dureté de leur regard décourageait toute velléité de rébellion. La fraternisation du premier jour s'effaçait

1. François Ponchaud est un prêtre catholique missionnaire français. Installé au Cambodge depuis très longtemps, il fut le témoin privilégié de l'évacuation de Phnom Penh par les Khmers rouges en avril 1975. Il publie en 1977 un livre, *Cambodge année zéro*, qui fait découvrir au monde l'horreur du régime institué par les Khmers rouges.

2. Foulard traditionnel khmer, pouvant être employé à des usages multiples.

bien vite. Dès le 19, des haut-parleurs résonnèrent. Ils n'invitaient plus, ils ordonnaient aux habitants de quitter la ville. Pour leur bien, évidemment, ils allaient échapper aux bombardements américains. Dans cette cité, envahie par les campagnards arrosés de napalm par l'oncle Sam, durant des années, la nouvelle paraissait crédible. Des files de pauvres gens portant un maigre bagage composé de trois gamelles et deux sacs de riz se formèrent. L'horreur grimpa d'un cran quand les malades de l'hôpital Calmette furent mis à la rue. Pitoyable cortège, de malades, d'estropiés soutenus par leurs proches. Au milieu de cet enfer, l'ambassade de France apparaissait comme un havre de paix. Située sur le boulevard Monivong, pas loin du Tonlé Sap³, c'était une bâtisse coloniale, au milieu d'un vaste parc. Dans un premier temps, monsieur Dyrac, le vice-consul, qui faisait office d'ambassadeur, avait accueilli largement les réfugiés. Puis, les ordres de Paris étaient venus mettre fin à ces belles intentions. L'Angkar avait alors fait savoir que les étrangers devaient s'en aller. François Ponchaud joua les interprètes au cours des interminables négociations pour régler l'évacuation de l'ambassade. Les nouvelles autorités entendaient imposer leurs critères de tri entre les réfugiés. Ainsi, les couples mixtes, ceux dont la femme était indochinoise, pouvaient rester à l'ambassade. En revanche, lorsque l'homme était indochinois, il n'y avait pas d'autre échappatoire que la séparation, la femme pouvait partir, mais sans son mari. Sous l'œil impassible des Khmers rouges se déroulaient des scènes déchirantes. Quelques femmes ont refusé la séparation et ont suivi leur mari vers l'inconnu. À la fin avril, les réfugiés de l'ambassade ont été embarqués dans de vieux camions

3. Tonlé Sap est à la fois le nom de l'immense lac situé au nord-ouest de Phnom Penh et celui de la rivière qui l'alimente.

chinois en direction de la frontière thaïlandaise. Les rues de la capitale étaient vides; Phnom Penh la corrompue était devenue Phnom Penh la vertueuse. Le convoi a contourné le Tonlé Sap par le sud, traversant des villages rasés depuis longtemps. Des palmiers à sucre, fierté des Cambodgiens, ils ne restaient que quelques troncs calcinés. Les bombardements et l'épandage de napalm avaient accompli leur sinistre besogne. Dans les campagnes, les gens étaient au travail. De jeunes gens construisaient des digues, ailleurs des bonzes réparaient un pont, selon la bonne tradition khmère, les gens restaient souriants. Si les campagnes grouillaient, les villes étaient désertes. Plus personne n'habitait Kompong Chhnang, surnommée la «berge des marmites», en raison de la présence des fabricants de poterie qui se succédaient au long des rues du village flottant. François Ponchaud continuait d'égrener des noms qui m'étaient familiers; Pursat, Battambang. La description ne variait guère; ville fantôme, maisons abandonnées, chiens errants. De la voix de Ponchaud, je sentais sourdre une froide colère. Son ire visait les journalistes et intellectuels occidentaux pour qui l'adjectif progressiste justifiait tous les excès, tout autant que le gouvernement américain qui avait fait du Cambodge un simple pion sur son grand échiquier. La colère se transformait en indignation, lorsqu'il évoquait la surdité du monde entier aux avertissements sur la vraie nature des Khmers rouges. Toute personne, qui mettait en cause la vertu de l'Angkar, était aussitôt traitée de suppôt de la réaction, voire d'agent de la CIA. La soirée était bien avancée et le père Ponchaud aurait pu bavarder la nuit entière. Malgré l'amitié que je lui portais, j'aurais préféré qu'il me parl t d'autre chose.   chacune de ses paroles, mon cœur se serrait un peu plus. Que restait-il de mon pays perdu? Je n'osai lui demander ce qui restait

aujourd'hui de l'hôtel Manolis qui avait hébergé mes premiers jeux de gamins. Il était vingt-deux heures. De mon appartement implanté au sommet de la Butte-aux-Cailles, nous contemplions Paris enveloppé de la douce chaleur du début d'été. Nos pensées voguaient sur le Mékong ou le Tonlé Sap à la recherche d'un paradis emporté par la folie des hommes. Vers minuit, nous étions sur le point de nous séparer, lorsqu'il a posé la main sur mon épaule en murmurant.

– Michel, il faut que vous racontiez.

Puis, il s'en est allé, me laissant seul face aux fantômes du passé. Raconter ! Je voyais bien de quoi il voulait parler, mais qui allait s'intéresser à une histoire vieille d'un demi-siècle.

Je prends la plume

Ponchaud était parti. J'ai passé une nuit agitée, peuplée d'images du passé; des paysans paisibles travaillant au rythme du buffle et de l'éléphant, des barques de pêcheurs se fauflant entre les maisons des villages flottants près de Siem Reap. Je ne sais pas pendant combien d'années les Khmers rouges vont tenir le pays, mais je viens de fêter mes soixante-quinze ans et j'ai perdu tout espoir de pouvoir retourner vagabonder dans les rues de Phnom Penh. Au petit matin, je suis descendu, comme d'habitude, chercher les journaux du jour. À mes achats habituels, j'ai fait ajouter un cahier à spirale et une pochette de feutres de couleur. Devant l'étonnement du vendeur, j'ai cru bon d'expliquer que j'attendais mon petit-neveu. J'ai posé le tout sur la table de la cuisine, je me suis confectionné une grande quantité de thé vert, puis j'ai ouvert le cahier. Toute ma vie, j'ai écrit des mémoires, des rapports, mais je n'ai jamais parlé de mon existence. À mes yeux, elle est banale, mais François Ponchaud la juge hors du commun. Celles et ceux qui auront la patience et l'amabilité de lire ces lignes jugeront. Ma vie est écartelée entre deux pays. Même si je me nomme Michel de la Tournière, on peut lire sur mon visage, au teint cuivré, que je ne suis pas un pur descendant de l'aristocratie française. J'ai ainsi vécu en permanence avec le qualificatif de «non blanc», étrange d'être défini par une négation. Enfin, même si ma figure ronde tire sur le brun, surmontée de cheveux longs ondulés, je suis bien le fils de Gaston de la Tournière, né

avec le siècle à Phnom Penh. J'ai grandi dans la maison qui jouxte l'hôtel Manolis. C'est là que mon père, Gaston de la Tournière, avait installé les bureaux de sa compagnie de courtage. Il avait débarqué à Phnom Penh en avril 1892. La crise de Panama avait essoré ses dernières rentes. De la fortune des de la Tournière, il ne restait qu'un manoir branlant au fond d'une sombre vallée de la Brenne et quelques hectares loués à des paysans familiaux. Mais Gaston n'était pas homme à laisser ainsi partir en charpie les dernières bribes de gloire de ses ancêtres. Restaurer le manoir était devenu l'unique but de sa vie. C'était un homme jovial, charmeur, séduisant. Son regard, d'un bleu intense, fascinait les hommes et les femmes. Il savait jouer de sa voix douce et chatoyante pour enrober sa conversation, de telle sorte qu'il ne vienne à l'idée de personne de le contredire. Il usa de ses qualités naturelles pour associer quelques amis à son aventure cambodgienne. Muni des quelques fonds récoltés, il acheta la maison et s'équipa à la manière d'un courtier de Londres, jouant chaque jour avec des millions de livres. Voyageur infatigable, il parcourut l'Annam, le Cambodge et le Laos. Nombre de petits planteurs d'hévéas firent appel à ses services pour vendre leur récolte au meilleur prix. Au tournant du siècle, il était devenu un homme d'affaires prospère. Le manoir allait bientôt revivre. Entre temps, il avait rencontré Sovandara⁴, la fille de l'épicier qui approvisionnait les restaurants alentour. De nombreuses années après sa mort, j'ai encore dans mon regard son visage gracile, doux et paisible, ses longues mains fines, en perpétuel mouvement, comme pour nous dire que la vie n'était qu'un éternel recommencement. Il y avait dans sa démarche, la légèreté et la fluidité qu'on

4. Prénom féminin khmer signifiant «Étoile d'or».

prête aux Apsaras. Ces divinités, qui peuplent les bas-reliefs d'Angkor, sont, littéralement, celles qui «glissent sur l'eau». Elle aurait pu être danseuse, d'ailleurs la princesse Kossamak avait songé à l'engager dans le ballet royal. Mais, le regard bleu de Gaston de la Tournière avait croisé sa route. Je n'ai jamais vu de photographie de ces instants, comme si mes parents avaient voulu me priver de ce passé. J'ai vu le jour en même temps que le nouveau siècle apparaissait. Une fille m'avait précédé, nommée Seima. Il avait, sans doute, été convenu entre mes parents que les filles porteraient un prénom khmer et les garçons un prénom français. Je n'aurais eu, de cette période, souvenir que de jours heureux si le 12 décembre 1908 n'avait été la première date incrustée dans mon cerveau d'enfant. Mes parents étaient revenus seuls d'un voyage à Angkor, alors qu'ils étaient partis avec Seima. Mon père m'expliqua que Seima avait contacté une fièvre fatale. Je compris alors ce que «mort» voulait dire, et que les jours heureux avaient pris fin. À compter de ce moment, tout alla à vau-l'eau. En raison des tensions politiques, le commerce devint moins florissant. Mon père abusait des remèdes de l'âme que l'Asie offre en abondance. Au mois de janvier 1913, il décida que ce pays n'était plus fait pour lui. On vendit le peu de meubles qui avait survécu au naufrage. Il nous fallait, sans délai, quitter ce pays, comme si la terre brûlait derrière nous. On embarqua sur le Porthos, quelques années après, j'aurais pu voyager avec Marguerite Duras! Avec notre maigre pécule, on réussit tout juste à s'offrir un billet de troisième classe. Le 13 février, nous étions à Paris, des flocons tourbillonnaient dans un vent glacial, j'avais treize ans, je découvrais l'hiver et pour la première fois, je détestai mon père. Nous ne nous attardâmes pas à Paris, nous n'en avons pas les moyens. Encore deux jours de voyage et nous arrivâmes

au fameux manoir. On le découvrit quand le brouillard voulut bien se lever des étangs qui le cernaient. C'était une grande bâtisse de briques rouges accolée à une tour carrée. La rénovation s'était limitée à remplacer quelques fenêtres. Enfin, nous étions à l'abri de la pluie! Quand les petits paysans m'ont vu débarquer à l'école du village, la nouvelle du retour du «maître du manoir» avait fait le tour de la campagne environnante, si bien que ma couleur de peau ne suscita pas la moindre réflexion, même si elle capta les regards. N'étais-je pas le fils du baron? Au fil des semaines, ces petits campagnards, tout droit sortis d'un conte de George Sand, m'apprirent tout ce que les gamins de la ville ignorent. Je croyais que nous avions retrouvé les jours heureux. Hélas, les ressorts de la vie avaient quitté Gaston de la Tournière. Il avait remplacé les pipes d'opium par la piquette locale. Ironie du sort, au matin du 11 novembre 1918, un pêcheur le découvrit au bord de l'étang Passe-Mauvais, allongé à côté d'une bouteille vide. Le dernier «de la Tournière» blanc, avait cessé de vivre. Dès lors, la vie s'accéléra. Un commerçant de Châteauroux s'offrit le manoir avec les Louis amassés en spéculant sans vergogne sur les denrées alimentaires. Pour quelques billets, les paysans faméliques acquirent les derniers hectares. Nous n'eûmes pas le temps d'avoir du chagrin. Au lieu de vivre au pays des descendants de François le Champi, nous nous sommes retrouvés dans une pièce sans lumière de la rue de Tolbiac. Heureusement, entre temps, j'avais été pris en main par les Jésuites du collège des Capucins de Châteauroux et j'avais brillamment décroché mon baccalauréat es-lettres. Muni d'une recommandation du supérieur, je me suis présenté au ministère des Colonies. La guerre avait laissé des trous et même si ma couleur de peau intriguait, on m'offrit une place de commis aux écritures. Voilà qui nous permit

de respirer quelque temps. Las, ma mère rendue fragile par le changement de climat et surtout par le chagrin, ne supporta pas le bref retour de la grippe espagnole et succomba au cours de l'hiver 1921. À Paris, je n'avais plus d'attaches. Lorsque mon chef de bureau m'informa que le Résident supérieur de Phnom Penh était à la recherche d'un assistant bilingue, je dis oui sans hésiter.

Sur le chemin de Phnom Penh

Voilà comment, le vendredi 13 octobre 1923, j'ai embarqué sur l'Angkor le bien nommé. L'État français ne s'était pas montré pingre. J'avais pu m'offrir une cabine de première classe, bien loin du cagibi que nous avons occupé sur le Porthos. Lorsque notre navire a commencé à glisser sur la Méditerranée, je n'étais pas mécontent d'échapper à l'agitation des quais de Marseille. Lentement, nous nous dirigeâmes vers Port Saïd. Le soir venu, les salons brillaient de mille feux. En raclant mes dernières économies, j'avais fait l'acquisition d'un smoking d'occasion, espérant qu'il ne serait pas totalement râpé avant d'arriver à Saigon. À l'heure des cocktails, un homme dominait l'assemblée tant par son verbe que par sa taille. D'une voix, déjà rendue rauque par les cigarettes dont il usait plus que de raison, il exposait ses vues aussi bien sur l'art khmer que sur la condition des indigènes. Lorsque la discussion devenait passionnée, son visage se couvrait de tics. Ses yeux, en perpétuel mouvement, subjuguèrent ses auditeurs. Sa jeune épouse le couvrait du regard. Dans l'assistance, composée de hauts fonctionnaires et de militaires à multiples barrettes, il provoquait autant admiration qu'irritation. Un soir, alors qu'il devisait savamment de l'influence des Siamois sur l'art khmer, j'interrogeai ma voisine de table, une petite femme boulotte qui semblait connaître tout Paris.

– Savez-vous qui est ce monsieur ?

– Comment, jeune homme ! Vous ne reconnaissez pas monsieur André Malraux ?